

Luxo-Lixo ou la pratique socio-artistique de Regina Vater

Gilberto Cavalcanti

Volume 20, numéro 78, printemps 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55122ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cavalcanti, G. (1975). Luxo-Lixo ou la pratique socio-artistique de Regina Vater. *Vie des arts*, 20(78), 36–37.

Luxo-Lixo ou la pratique socio-artistique de Regina Vater

Gilberto CAVALCANTI

Regina Vater est débarquée à New-York pour la première fois, le 4 novembre 1973. La chose qui l'a le plus frappée immédiatement, dès son arrivée dans la super-ville, n'ont été ni les buildings ni la féerie publicitaire lumineuse de Times Square, mais la quantité et la qualité du contenu des poubelles. Tout d'abord celles du quartier que l'artiste brésilienne a choisi d'habiter, au milieu de collègues artistes, à l'ombre des fabriques. Ensuite, un peu partout dans ses promenades dans Manhattan, Vater allait être frappée davantage par les poubelles. C'est ainsi qu'à partir de la prise de conscience visuelle et mentale de cet élément dominateur du paysage urbain, elle a élu, quelque temps après, le déchet (lixo) new-yorkais, comme sujet de sa pratique artistique.



Pour Regina Vater, plus que pour n'importe qui d'autre, ce déchet luxueux et abondant de boîtes de conserve, d'emballages en plastique et de toutes sortes de gadgets du quotidien américain a été un choc, une insulte, voire une agression, et cela d'autant plus qu'elle est originaire du Tiers-Monde.

Bien avant Regina Vater, le Français Arman, dans les années 60, avait déjà découvert le déchet et l'avait élu comme thème de son discours. Arman nous a fait voir, a mis en évidence la nature moderne par les objets même qui la peuplent ainsi que la beauté esthétique du déchet technologique, en l'attachant à l'environnement pour l'éterniser dans ses poubelles picturales en plexiglas. L'artiste brésilienne, plusieurs années après son collègue français et par une voie autre que celle de l'esthétique, a, tout simplement, fait sa découverte du même matériau en s'attachant à son aspect social et politique, et tout en désirant changer le visage du monde par l'exhibition même des produits de consommation de la civilisation post-industrielle.

Pour cela, au contraire d'Arman qui s'est emparé du déchet en le transférant directement du domaine de l'existence au domaine artistique, Vater se l'est approprié par la photo (ce médium fascinant), dont elle a tiré ensuite des cartes postales.

Ces cartes postales en couleur, envoyées partout à des personnes de sa connaissance ou non et qu'il faut renvoyer à l'artiste sous enveloppe, en plus de l'information précieuse qu'elles attestent, favorisent le dialogue des autres avec l'artiste, ambition chaque fois plus souhaitée par les créateurs de l'actualité.

Les cartes postales de Vater, en montrant un déchet choisi, celui de New-York — qui nous parle d'une façon remarquable du quotidien de cette ville, prototype de la société de consommation — sont de vrais témoins d'une abondance et d'un gaspillage insensés qui réclament un changement. Personne mieux que Vater, nous semble-t-il, ne pouvait réagir aussi pleinement contre une telle réalité (celle de la brutalité de ce déchet) et la mettre en question avec un engagement tel du corps et de l'âme. Car il faut venir d'ailleurs pour saisir en toute lucidité un nouvel environnement, l'aimer ou pas, vanter ses qualités ou constater ses défauts, avec des yeux tout purs comme ceux d'un enfant. Ces cartes postales, qui sont en train de voyager à travers les continents, font voir une vérité dont les cartes postales ordinaires n'ont pas l'habitude de parler. Bien au contraire, la fonction traditionnelle de la carte postale n'est autre que de présenter une beauté illusoire, mêlée de rêve, une image imaginaire idéale de tous les coins de la planète. Des images qui, malgré que nous connaissions leur irréalité, nous font songer et éveillent en nous le désir de partir à la conquête des paradis inaccessibles qu'elles nous présentent.

Enracinée, donc, dans un humanisme féroce, la démarche de Regina Vater veut nous faire prendre conscience des décalages sociaux par le déchet, car il nous paraît être, de nos jours, comme l'objet le mieux choisi, par son esthétisme et son énergétique politico-libidinale, son aptitude au défrichage par la sociologie et par d'autres sciences, pour une étude minutieuse et honnête de notre époque. Ces cartes postales sont pourtant des documents vivants d'un environnement précis, tels les *sambaquis*¹ sur le sol brésilien, par lesquels on a pu étudier et bien connaître nos ancêtres indiens. Mais si les *sambaquis* sont le résultat du déchet organique de la consommation de nos grands-

parents, absorbé et transformé par la terre, le déchet industriel est plutôt encombrement que la terre refuse d'absorber et il n'est finalement qu'une perturbation de l'ordre écologique, sauf si l'avenir peut le transformer et nous le rendre utile par la maîtrise de la technologie.

Les possibilités de ce travail de Vater sont, à cause de tout cela, immenses, pouvant s'adresser aussi bien aux sociologues, aux historiens, aux hommes de la communication qu'à tous ceux, artistes, critiques, poètes, public, qui désirent mieux comprendre notre cadre existentiel politico-social pour le changer, le rendre plus humain et vivable, bref, rendre possible l'utopie de la jouissance du bonheur.

Réaliste et ambitieux, le travail de Vater est marqué, comme la plupart des travaux des vrais créateurs contemporains, par la pulsion d'un désir ainsi que par l'échec de ce désir, du moins dans l'immédiat, pourvu qu'une certaine politique continue à nier les droits des hommes, à détruire au nom d'une prétendue évolution nos ressources naturelles au sens le plus large.

Serons-nous plus heureux sur la planète conditionnée par la consommation? Pourrons-nous nous passer de celle-ci depuis cette expérience obsessionnelle de tout un univers d'objets qui nous entourent et dont on veut nous convaincre qu'ils sont synonymes de progrès et de confort? Ces deux questions ne sont absolument pas déplacées, nous paraît-il, devant le travail de cette jeune Brésilienne.

Les cartes postales de Vater, au verso desquelles est marqué le mot *land (e) scape* (la chose qui s'est échappée du paysage) sont des cartes postales marginales, plutôt des anti-cartes postales qui subvertissent le système, tout en étant envoyées par le médium officiel du système, la poste. D'autre part, le timbre choisi par l'artiste, ce timbre américain qui

montre la statue de la Liberté avec le sigle USA n'est pas accidentel dans l'expédition de ce *luxo lixo* (luxueux déchet), titre par lequel Vater dénomme ses séries de cartes postales et qu'elle s'est approprié de la poésie concrète *Luxo-Lixo* de notre compatriote Auguste de Campos.

Quant on pense à ce que faisait auparavant Regina Vater, on reconnaît avec plaisir la poursuite d'une voie cohérente avec ses idées antérieures, aujourd'hui plus éclatées, spontanées et plus libres dans les termes de l'Amérique et de l'Europe. Chez nous, à Rio de Janeiro et à São Paulo, Vater, déjà préoccupée, il y a quelques années, par les injustices sociales de l'environnement, traitait dans ses dessins narratifs, des problèmes tels que celui de la femme objet (femmes attachées par des cordes, etc.) et, ensuite, celui des nœuds qui ont marqué sans doute un haut moment dans son épanouissement d'être humain et d'artiste. Avec les nœuds (Nós — mot ambivalent dans la langue portugaise, signifiant à la fois nœuds et nous), Vater a symbolisé les empêchements, les interdictions imposées par le contexte latino-américain.

Du dessin, Vater est partie pour l'espace total, pour l'action physique, car le premier ne la satisfaisait plus comme moyen d'une efficacité objective pouvant parler à tous sur un même niveau. C'est ainsi qu'elle a voulu interdire avec des cordes et des nœuds la circulation au carrefour des deux rues piétonnières les plus mouvementées du centre de São Paulo (les rues Direita et São Bento), où sont groupées la plupart des banques. Ce projet a avorté, bien entendu, interdit par la Préfecture. Par contre, à Rio, quelques mois après, la Praça Nossa Senhora da Paz, dans le quartier élégant et bourgeois de Ipanema, était à son tour envahie par Vater avec ses cordes et ses nœuds. Cette manifestation, appelée *Nós*, a

connu le succès grâce à la participation du public. Le spectacle provoqué par Vater, la fête qu'elle a su organiser ayant été ludique et créatrice, l'artiste a prouvé l'ambiguïté dialectique de son élément de travail, la corde, à la fois support d'empêchement, support d'affection, ainsi que support de sauvetage.

L'art, pour Regina Vater, est décidément une profession de foi, une passion pour la vie, une plongée, comme disait Baudelaire, «au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau».

1. *Sambaquis*. Dépôts de coquilles accumulées par les Primitifs du littoral brésilien. Utilisés pour la fabrication de la chaux, ils sont très rares aujourd'hui. En raison de leur intérêt archéologique, leur exploitation commerciale est interdite. La plupart des sambaquis se trouvent dans les États de São Paulo, Paraná et Santa Catarina (*Grande Encyclopédie Delta Larousse*).

Notes biographiques

Regina Vater est née à Rio de Janeiro, en 1943. Depuis novembre 1973, elle vit et travaille à New-York.

1964 — Première exposition individuelle à la Galerie Alpendre (Rio); 1967 — Participe à la Biennale de São Paulo et à la Biennale des Jeunes de Paris, dans la Section des dessins; 1968 — Représente le Brésil à la Biennale de Lima (Pérou); 1970 — Obtient le Prix de voyage au Brésil, décerné par le Salon National d'Art Moderne de Rio; 1971 — Réalise des travaux d'art conceptuel sur la plage de Joatinga (Rio), avec la participation des gens de l'endroit; 1972 — Obtient le Prix de Voyage à l'Étranger, au Salon National d'Art Moderne de Rio; 1973 — Participe à l'exposition collective *Panorama da Arte Brasileira*, au Musée d'Art Moderne de São Paulo; réalise une interférence avec des cordes sur une place publique du quartier d'Ipanema (Rio); 1973 — Depuis son arrivée à New-York, elle commence l'envoi de ses cartes postales du déchet new-yorkais photographié par l'artiste; 1974 — Exposition à la Art Meeting Place (Londres) et au Musée d'Art Contemporain de São Paulo, dans le cadre de l'Exposition *Jovem Arte Contemporanea*. Expositions prévues, pour le premier semestre de 1975, au Musée d'Art Moderne de la Nouvelle-Orléans et au Brazilian Center, de Washington. Actuellement, Regina Vater, en plus de ses envois postaux, commence à photographier le désordre des lits de Paris. Ce travail s'appelle *Parisses* (fusion du nom de la ville de Paris avec le mot portugais *parir* (accoucher)).



1. Regina VATER, à New-York, en 1973.

2.-3. New-York, 1973.